



FRANÇOIS
BOUGON

HONG KONG, L'INSOUMISE

De la perle de l'Orient
à l'emprise chinoise

HONG KONG, L'INSOUMISE

Du même auteur

Dans la tête de Xi Jinping, Paris, Actes Sud, 2017.

La Chine sous contrôle. Tiananmen (1989-2019), Paris, Seuil, 2019.

François Bougon

HONG KONG, L'INSOUMISE

De la perle de l'Orient à l'emprise chinoise

Tallandier

Carte : © Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2020

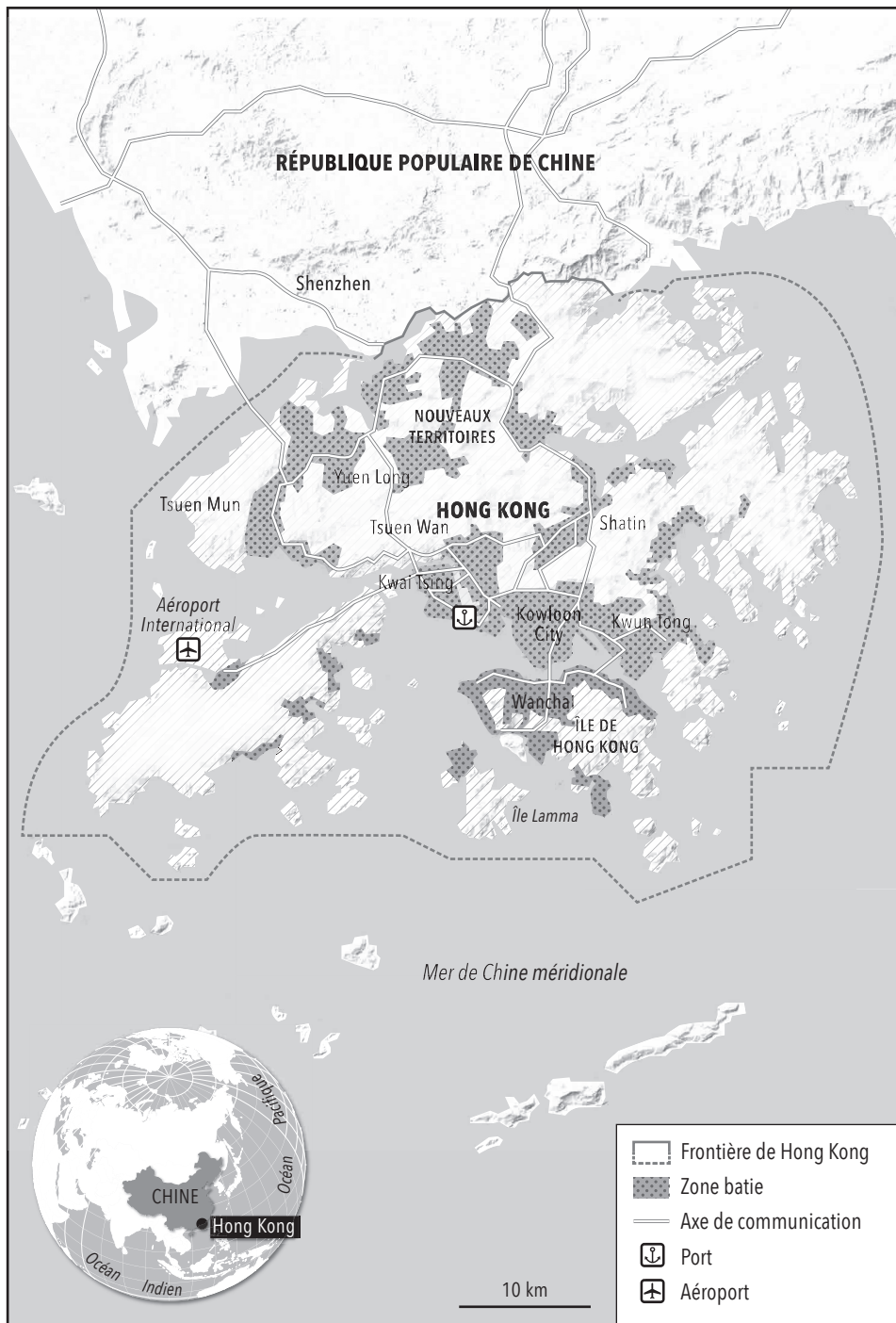
© Éditions Tallandier, 2020
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4425-8

« Chère Hong Kong, je n'avais pas prévu de te dire au revoir.
Pas encore. Nous devons passer encore beaucoup
d'années ensemble, une histoire d'amour avec ses hauteurs
et ses vallées... oh, je savais que je te quitterais un jour,
quand l'âge rattraperait ma vie transnationale
et qu'il ne serait plus possible d'embrasser un amant
aussi irascible, mais si persévérant. »

Xu Xi, *Dear Hong Kong. An Elegy for a City*, 2017,
romancière hongkongaise (traduction de l'auteur)

Hong Kong



Prologue

Trente ans après le mouvement démocratique de Tiananmen, réprimé dans le sang à Pékin en juin 1989 par l'Armée populaire de libération et sujet tabou en République populaire de Chine, une autre terre chinoise, Hong Kong, s'est soulevée pendant des mois avant que la pandémie n'oblige les manifestants à rester chez eux. Pourtant, le territoire méridional bénéficie théoriquement jusqu'en 2047 d'un statut spécial et d'un haut degré d'autonomie dans le cadre de la solution « un pays, deux systèmes » imaginée par Deng Xiaoping et Margaret Thatcher au début des années 1980. Mais si Hong Kong est une terre de libertés, elle n'est pas, et n'a jamais été, une démocratie : les protestataires, soutenus lors d'immenses rassemblements par une grande partie de la population, se battent pour obtenir le suffrage universel promis par les Chinois avant la rétrocession et pour résister aussi à l'emprise croissante du régime communiste.

Depuis l'arrivée au pouvoir, fin 2012, de Xi Jinping – dont le père, Xi Zhongxun, avait gouverné la province frontalière du Guangdong à la fin des années 1970 –, les

quelques libertés dont bénéficiait cette ancienne colonie britannique, en particulier l'État de droit, n'ont cessé d'être grignotées, et l'identité si particulière de ses habitants, celle de Chinois qui ont vécu sous tutelle occidentale pendant cent cinquante-six ans, est en danger.

Comme souvent tout au long de son histoire, cette terre d'accueil, qui fut aussi un lieu de confrontations et de tensions, est entrée en éruption. À la pointe de la mobilisation se trouve une jeunesse née après le retour du territoire à la Chine, et qui n'a jamais connu la colonie britannique ; elle appréhende ce moment où Hong Kong s'intégrera complètement à la Chine. Dans cette phase de transition, elle affirme se battre pour ne pas subir le joug d'un nouvel empire.

L'incompréhension est totale car Pékin se voit comme l'héritier des luttes anticolonialistes. Le régime communiste a bâti une grande partie de sa légitimité sur la revendication de son rôle de « justicier » : il est là pour laver l'humiliation coloniale du XIX^e siècle, dont Hong Kong est le symbole : jamais plus les Occidentaux ne dicteront leur loi sur le sol chinois !

Les jeunes Hongkongais, vêtus de noir, aux méthodes de plus en plus violentes, voient cela d'un tout autre œil. Ils désignent la Chine comme une nouvelle puissance coloniale. Un nationalisme hongkongais émerge, où percent parfois un racisme antichinois et une nostalgie de l'Empire britannique, voire, même si cette tendance reste très minoritaire, des appels à l'indépendance. L'élite hongkongaise, inquiète du chaos engendré par ces luttes, hésite. Si certains plaident

PROLOGUE

pour des compromis, conscients que la disparition de l'État de droit et de garanties d'une justice indépendante aurait des conséquences désastreuses pour les activités financières, d'autres penchent pour la manière forte, rejoignant le point de vue chinois. La cheffe de l'exécutif, Carrie Lam, appartient à cette seconde catégorie. Elle accepte, sans barguigner, la répression croissante et reprend à son compte le discours de ses maîtres du Nord, dénonçant les actions des « indépendantistes » et les ingérences étrangères destinées à déstabiliser Hong Kong. Elle a aussi justifié la décision de Pékin d'adopter une loi sur la sécurité nationale promettant un tour de vis sécuritaire. Pour ses détracteurs, elle est celle qui tue l'esprit de la ville, la mettant au pas, tout comme les conservateurs communistes avaient fait taire Pékin en 1989. Certes, ce n'est pas une répression aux couleurs du sang qui s'abat à Hong Kong, mais une « terreur blanche ». Les opposants sont écrasés, poursuivis par la justice pour des rassemblements non autorisés, envoyés en prison quand nécessaire ; la presse est de plus en plus contrôlée par des groupes liés à la Chine continentale ; les grandes entreprises et les banques subissent des pressions pour nettoyer leurs rangs et écarter les brebis galeuses qui osent se prononcer publiquement pour les démocrates. On évoque de plus en plus une nouvelle vague d'émigration, comme dans les années 1990 avant la rétrocession.

Aujourd'hui, nous assistons au combat de David contre Goliath, un petit territoire de sept millions d'habitants contre la deuxième économie mondiale, une nation puissante d'un milliard d'individus. Mais cette lutte a des

implications beaucoup plus larges : elle s'inscrit désormais dans une confrontation croissante entre Pékin et Washington. D'abord réticent à soutenir la lutte des Hongkongais, Donald Trump y voit désormais l'occasion d'ouvrir un nouveau front contre la Chine. Certes, Hong Kong n'est qu'un pion dans cette bataille stratégique, mais le territoire en devient une pièce capitale.

Paradoxalement, Hong Kong a longtemps été le lieu du rapprochement entre les États-Unis et la Chine : cette place financière prospère témoignait d'un accord possible entre le monde capitaliste et le monde communiste. La confrontation politique, économique et idéologique qui avait marqué les relations avec l'autre grande puissance communiste, l'Union soviétique, n'était pas de mise avec Pékin, du moins depuis les années 1960. C'est cette forme d'entente qui prend fin aujourd'hui, sous le mandat de Donald Trump.

La Chine est désormais un ennemi et Hong Kong, son point faible. Washington en profite et promet de sanctionner les responsables chinois, mais aussi des banques ou des entités publiques, qui sapent le statut de semi-autonomie de Hong Kong. De symbole de rapprochement, l'ancienne colonie britannique est devenue celui d'une nouvelle confrontation entre blocs dont les formes, inédites et imprévisibles, viennent se superposer à la révolte locale d'une jeunesse déterminée. Nouvel épisode d'une histoire marquée par des crises depuis l'irruption des Britanniques près de deux siècles auparavant.

Chapitre 1

FRUIT DE L'EMPIRE ET DE L'OPIUM

Au début du XIX^e siècle, Hong Kong n'est pas encore le « port parfumé » – la signification des deux caractères en chinois – apprécié par les voyageurs au long cours, ni la « perle de l'Orient » de la Couronne britannique au milieu de ses possessions asiatiques. Au débouché du delta de la rivière des perles, l'île, traversée d'est en ouest par une chaîne de petites montagnes, dont le pic le plus élevé culmine à plus de 500 mètres, est peuplée de familles de pêcheurs et d'agriculteurs, regroupés en clans et venus du continent lors des siècles précédents. Les Tankas, peuple de la mer, vivent dans leurs sampans. Tous cohabitent avec les pirates, voire commercent avec eux ou leur prêtent main-forte en cas de besoin. Les « frelons de l'océan », comme on les appelle en mandarin, écument les côtes méridionales de l'Empire chinois, s'aventurant jusqu'à celles de la Cochinchine. Entre deux razzias, ils trouvent refuge dans l'un des plus beaux ports naturels en eau profonde de la région, voire du monde. En face, d'autres hauteurs, celles

de la péninsule de Kowloon, les protègent des typhons, mais aussi des populations du Nord et des bureaucrates de Canton, la première grande ville à proximité. L'empereur mandchou règne sur le pays au nom de la dynastie des Qing (ils ont conquis la Chine en 1644 en profitant d'une rébellion paysanne et détrôné celle des Ming, dominée par l'ethnie han, majoritaire en Chine). Il siège à Pékin, loin, très loin, à des milliers de kilomètres de là. L'île de Hong Kong et ses alentours ont été progressivement intégrés par les différents maîtres de la Chine.

En 111 avant notre ère, les Yue – une ethnie proche des Malais, des Vietnamiens et des Polynésiens – qui gouvernaient Hong Kong ont été vaincus par l'empereur Wu Di de la dynastie des Han. Les empires chinois qui se succèdent renforcent leur emprise sur les côtes du Sud. Alors que les Mongols s'emparent de Pékin au XIII^e siècle, l'empereur des Song trouve refuge sur la péninsule de Kowloon, juste en face de l'île. Sur l'île habitée par des agriculteurs, des pêcheurs et des pirates, des loyalistes de la dynastie des Song du Sud l'ont rejoint et résistent au règne des Mongols – qui ont fondé dans le nord de la Chine la dynastie des Yuan. À la fin de cette dernière, au XIV^e siècle, sept grandes familles possèdent une grande partie de la région de Hong Kong. Sous les Ming (1368-1644), des habitants venus des deux grosses provinces du Sud-Est (Guangdong et Fujian) viennent s'établir à Kowloon. Y cohabitent les Punti, les Hakka et les Hoklo... Les premiers sont les habitants autochtones, d'où leur nom en cantonais : les « gens d'ici » (*bendi* en mandarin). Sur les seconds,

beaucoup a été écrit, car leur histoire a toujours fasciné. Originaires du nord de la Chine, ils ont été repoussés vers le sud en plusieurs vagues d'immigration successives à partir du IV^e siècle. D'où leur nom, Hakka – en mandarin Kejia, deux caractères signifiant « invité » et « maison ». Appelons-les les invités et l'on aura alors compris pourquoi ils ont souvent subi discriminations et violences, ce qui les a souvent amenés à déménager, en Chine même, voire au-delà des frontières. Leur langue emprunte à la fois au cantonais et au mandarin. Dans le delta de la rivière des perles, ces agriculteurs pauvres vivent sur les collines et cultivent les terres les moins fertiles. En maîtres des lieux, les Punti occupent, eux, les plaines, où les récoltes sont les plus faciles et abondantes. Dans l'histoire chinoise récente, les Hakka ont été nombreux dans les rébellions, que ce soit la révolte des Taiping du milieu du XIX^e siècle ou la révolution communiste. Quant aux Hoklo, peuplades de pêcheurs, on les retrouve sur les côtes.

Sous les Qing, les autorités s'intéressent beaucoup plus à l'île, qui vit de l'agriculture – deux récoltes de riz par an sont possibles grâce à l'eau disponible et au climat –, de la pêche, de la récolte du sel et de l'extraction de granit, qui est exporté vers le continent pour la construction de bâtiments. Elle est intégrée au district de Xin'an. Depuis Kowloon, un fonctionnaire s'y rend régulièrement pour collecter taxes et impôts, laissant cependant l'administration quotidienne aux chefs de village.

Loin de l'empereur

Hong Kong est donc le lieu idéal pour les rebelles – on y retrouve des partisans des Ming et même un empereur en fuite – et pour des vies en marge... La surveillance de l'administration est lâche, la corruption y est plus facile. Les mandarins locaux, qui doivent rendre compte aux autorités à Canton, ferment facilement les yeux sur les trafics, petits ou grands. En vérité, l'avenir de ce havre se joue tout près et très loin. Tout près : plus à l'ouest, une fois passé l'île de Lantau, à Macao, un lieu stratégique, où depuis 1637 les Chinois ont autorisé les Portugais à installer un comptoir sous haute surveillance que les Britanniques lorgnent avec gourmandise. Très loin : sur le continent européen où les luttes de pouvoir entre grandes nations ont repris de plus belle depuis la Révolution française.

À partir du XVI^e siècle, presque toutes les puissances du « vieux continent » ont eu leur heure de gloire et leurs « découvreurs », marins intrépides voguant vers l'Asie au nom de leurs souverains et de leur Dieu. Ils sont surtout guidés par l'attrait des richesses supposées de la Chine, dévoilées dans le récit des aventures de Marco Polo à la cour mongole à la fin du XIV^e siècle et qui n'ont cessé depuis d'obséder les Occidentaux. Christophe Colomb pensait se rendre en Chine lorsqu'il a pris la route de l'Ouest : il a rencontré le continent américain et Cuba. Ces pionniers du colonialisme ont allié intérêts commerciaux bien compris et défense affirmée de leur religion. L'alliance

des marchands et des missionnaires a forgé ce système de domination du monde. Les Portugais sont les premiers à avoir établi des contacts diplomatiques et commerciaux avec l'empire du Milieu. Grâce à leur implantation sur la péninsule de Macao à partir du milieu du XVI^e siècle, ils ont pleinement profité du commerce qui s'est mis en place entre l'Europe, l'Amérique et l'Asie – essentiellement la Chine et le Japon. Au XVII^e, l'économie mondiale se structure autour de l'argent exporté depuis le Japon et l'Amérique espagnole, le Mexique et le Pérou. Les Européens vendaient le métal précieux aux Chinois qui, en échange, leur cédaient des épices, puis des textiles, du thé et du café. Là encore, les missionnaires ne sont jamais loin. Les Jésuites s'imaginent convertir la Chine au catholicisme. Finalement, ils ne seront que des conseillers techniques auprès de l'empereur – lui enseignant les subtilités des mathématiques et de l'astronomie –, sans arriver à leurs objectifs spirituels. En 1602, les Hollandais fondent les bases du capitalisme européen en inventant la première société par actions, la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC, Verenigde Oostindische Compagnie). Et c'est grâce à trois inventions chinoises que les Européens établissent leur domination du commerce mondial : le compas magnétique, le papier et la poudre à canon. Au début du XIX^e siècle, le Portugal possède Goa, en Inde, et Macao, sur le sol chinois. Mais la fermeture du Japon au début du XVII^e siècle après l'avènement des Tokugawa a porté un coup à la colonie macanaise, qui jouait le rôle d'intermédiaire entre les Chinois et les Japonais. L'Espagne dispose

des Philippines, pour quelque temps encore, avant d'être évincée par les États-Unis. Ce ne sont plus que des confettis comparés aux territoires que se taillent les Britanniques à l'influence grandissante dans le monde entier. En Asie, ils prennent position, du sud à l'est, depuis l'Afghanistan, en Inde, en passant par la Birmanie.

Les appétits européens

Au printemps 1805, George III règne sur l'un des empires les plus étendus du monde, sur lequel « le soleil ne se couche jamais », selon l'expression consacrée. Plus rien ni personne ne semble pouvoir se mettre sur sa route, sinon un « petit » Français, Napoléon. Seul désormais le militaire corse se permet de lui tenir tête. Mais pour combien de temps ? Cet adversaire a été couronné empereur un an auparavant, le 18 mai 1804, mais que faire face au *hard power* des Britanniques ? D'autant qu'une bonne partie de l'Europe s'est liguée contre le Français : les luttes sont féroces sur le vieux continent. George III sait profiter de la situation. C'est pour lui l'occasion rêvée de pousser son avantage en Extrême-Orient – où le rapprochement entre la cour vietnamienne et les Français l'inquiète – et surtout de racheter symboliquement les pertes humiliantes des colonies américaines qu'il a subies plus de vingt ans auparavant. Là encore, ces fichus Français avaient joué un rôle néfaste en apportant leur soutien aux rebelles qui avaient proclamé l'indépendance des États-Unis d'Amérique en

1776, et ainsi déclenché une guerre éprouvante pour les finances du royaume.

Ambition britannique

Près de trente ans plus tard, la Grande-Bretagne peut s'étendre à l'est car elle dispose d'un atout : sa présence en Inde depuis le milieu du XVIII^e siècle par l'entremise de la Compagnie des Indes orientales (East India Company). Cette compagnie, dotée d'une armée privée, s'occupe beaucoup de politique et constitue le fer de lance du colonialisme britannique en Asie. Elle détient le monopole du commerce dans cette partie du monde jusqu'au début du XIX^e siècle (1833), moment de bascule où les partisans du libre-échange, qui vont jouer un rôle important dans la création de Hong Kong, réussissent à obtenir son abolition. Les recettes sont importantes : au plus haut, elles représentent un sixième des revenus de la Couronne.

La toute première mission commerciale anglaise en Asie remontait à juin 1637 avec le périple du capitaine John Wendell à la tête de quatre navires. Après avoir tenté sa chance à Macao, où il a été repoussé par les Portugais, John Wendell se retrouve plus au sud, à l'embouchure de la rivière des perles, dans un endroit appelé Humen, la Porte du dragon, plus connu des Occidentaux de l'époque sous le nom de Bocca Tigris, la « gueule du tigre ». L'expression en dit long sur la crainte que ces terres leur inspirent. C'est sur ces rives, dans un village où ils accostent pour acheter

des vivres, que les Anglais vont découvrir cette plante qui déterminera leur présence dans la région : le *chaa*¹, le thé, future boisson nationale. On en a gardé la trace dans un écrit. Peter Mundy, le *chief officer* (responsable commercial) du voyage, raconte en effet dans son journal de bord que les habitants du lieu leur offrent, en guise de bienvenue, « un certain breuvage appelé *chaa*, qui est seulement de l'eau avec une sorte d'herbe que l'on infuse dedans ». « Il doit être bu chaud et est considéré comme bénéfique pour la santé », ajoute-t-il. C'est la première fois que le thé est évoqué dans un texte occidental. Peter Mundy n'a évidemment guère conscience de l'importance qu'auront ces feuilles séchées issues du théier, un arbuste cultivé en Chine, dans les relations entre les puissances européennes et le plus grand empire asiatique. Soit dit en passant, cette première aventure commerciale fut un échec total, en raison de l'opposition commune des Portugais et des Chinois, augurant des difficultés à venir. La flotte, minée par les querelles intestines, se sépara à Sumatra. La dernière fois qu'on entendit parler du capitaine Wendell, ce fut à Cannanore, dans le sud de l'Inde. Mais grâce aux rares passagers qui survécurent et atteignirent la Grande-Bretagne, parmi lesquels Peter Mundy, le thé est entré dans l'histoire européenne. Ces quelques gorgées apaisantes vont changer le monde.

1. *Cha*, selon la transcription en pinyin.

Chapitre 3. La perle de l'Orient.....	73
<i>Un passage obligé</i> , p. 74. – <i>L'imagerie orientaliste</i> , p. 77. – <i>Une nouvelle élite chinoise</i> , p. 78. – <i>Une allégeance double</i> , p. 81. – <i>Le berceau du nationalisme chinois</i> , p. 84. – <i>Une coexistence difficile</i> , p. 87. – <i>Sun Yat-sen</i> , le « père de la nation », p. 92. – <i>Ébullition intellectuelle</i> , p. 96.	
Chapitre 4. Péril rouge et menace japonaise	99
<i>Ville fantôme</i> , p. 100. – <i>Mobilisation anti-impérialiste</i> , p. 102. – <i>La mobilisation des notables</i> , p. 104. – <i>Les bonnes grâces de Londres</i> , p. 107. – <i>Terre d'asile</i> , p. 108. – <i>Une « capitale chinoise »</i> , p. 113. – <i>Efforts de guerre</i> , p. 116. – <i>Nid d'espions</i> , p. 118. – <i>Guerre psychologique</i> , p. 120. – <i>La lune de miel d'Hemingway</i> , p. 123.	
Chapitre 5. La chute.....	129
<i>Le joug japonais</i> , p. 132. – <i>Les élites chinoises « courtisées »</i> , p. 137. – <i>Collaboration</i> , p. 140. – <i>De nouveaux maîtres</i> , p. 142. – <i>Pressions nationalistes</i> , p. 146. – <i>Libération</i> , p. 148.	
Chapitre 6. Au bord du volcan	151
<i>Réformes en vue</i> , p. 153. – <i>Un équilibre difficile</i> , p. 155. – <i>Les assurances de Pékin</i> , p. 158. – <i>Une volonté de statu quo</i> , p. 159. – <i>Un « Berlin de l'Orient »</i> , p. 165. – <i>Bataille culturelle</i> , p. 171. – <i>Décollage industriel</i> , p. 173. – <i>Les émeutes du Star Ferry</i> , p. 177. – <i>Insurrection maoïste</i> , p. 178. – <i>Saccage à Pékin</i> , p. 181. <i>L'heure des changements</i> , p. 184. – <i>Devenir Hongkongais</i> , p. 185.	

TABLE

Chapitre 7. La fin d'un empire.....	191
<i>Consultations</i> , p. 195. – <i>Rapport de force</i> , p. 198. – <i>La « porte du Sud »</i> , p. 206. – <i>Les derniers feux de</i> <i>l'empire</i> , p. 211. – « <i>Le dernier impérialiste</i> », p. 220.	
Chapitre 8. Générations rebelles	225
<i>Manifestation monstre</i> , p. 226. – <i>Opposition à l'« édu-</i> <i>cation patriotique »</i> , p. 229. – <i>Le mouvement des</i> <i>Parapluies</i> , p. 232. – <i>Le grand bain</i> , p. 237.	
Chapitre 9. Nouvelle guerre froide	241
<i>Les craintes des tycoons</i> , p. 242. – <i>Sanctions améri-</i> <i>caines</i> , p. 249. – <i>De la collaboration à l'affrontement</i> , p. 252.	
Chronologie	257
Bibliographie	263